

# [ Biographie essentielle de Georg Simmel<sup>1</sup> ]

### I ANNÉES DE FORMATION POUR SIMMEL, « ANNÉES DES BÂTISSEURS » POUR L'ALLEMAGNE : 1858-1885

Georg Simmel naît le 1<sup>er</sup> mars 1858 à Berlin, septième et dernier enfant d'une famille de la moyenne bourgeoisie commerçante d'origine juive. Ses parents, Edward et Flora, née Bodstein, ont depuis longtemps franchi le pas de la conversion au christianisme, une démarche sociale d'assimilation courante à cette époque : son père s'est converti au catholicisme dans les années 1830, lors d'un voyage d'affaires à Paris, tandis que sa mère est passée au protestantisme évangélique encore jeune fille. C'est à la confession de sa mère que Simmel a été rattaché, en recevant immédiatement le baptême<sup>2</sup>.

Jusqu'en 1874, les Simmel vivent dans l'aisance, grâce à la fabrique de confiseries dont Edward est le créateur et le directeur. Cette année-là meurt le père de Simmel. C'est alors un proche, l'éditeur de musique Julius Friedländer, qui se déclare son tuteur et prend en main les affaires de la famille. De cet homme, qu'il nommera son « ami paternel » dans la dédicace de sa thèse, Simmel reçoit un encouragement artistique, et surtout par la suite le soutien décisif d'un héritage qui, malgré des fluctuations financières, lui donnera une indépendance matérielle telle qu'il puisse consacrer intégralement et sans compromis sa vie entière à la création intellectuelle.

---

1. Dans ce chapitre, sera également analysée la postérité de Simmel.

2. L'article de *l'Oxford Dictionary of Sociology* (2005) se trompe en écrivant : « Born a Jew, but later baptized into Christianity », p. 600.

Les études secondaires de Simmel commencent à la rentrée 1870 au Lycée Friedrich Werder, un établissement renommé qui a compté à partir de 1865 les deux fils du premier ministre prussien Bismarck. En 1876, après son baccalauréat, Simmel s'inscrit à l'Université de Berlin pour y étudier, jusqu'en 1881, l'histoire, la philosophie, la « psychologie des peuples », c'est-à-dire la forme initiale de l'ethnologie en Allemagne. Cette formation en « sciences de l'esprit » (appellation allemande des sciences de l'homme à cette époque), Simmel l'acquiert uniquement à Berlin, alors que dans les milieux privilégiés, il était plutôt courant de la répartir entre plusieurs villes universitaires, comme le fit dans la décennie suivante Max Weber (1864-1920).

Simmel lui-même n'accordait apparemment pas une très grande importance à son autobiographie intellectuelle et toutes ses archives personnelles disparurent au début de la Seconde Guerre mondiale. Ses biographes n'ont donc pas la partie facile en ce qui concerne ses études. On peut toutefois affirmer qu'après son intérêt personnel pour la philosophie, c'est la « psychologie des peuples » (*Völkerpsychologie*) qui le mobilisa initialement. Les deux créateurs de cette discipline, Chaïm H. Steinthal (1823-1899) et Moritz Lazarus (1824-1903), dont il suivit les cours, lui donnèrent des traits qui ne sont pas sans intérêt pour comprendre l'évolution ultérieure de Simmel. Il s'agissait de fédérer des approches scientifiques distinctes (histoire, géographie, linguistique...) pour comparer les différents peuples du monde, et cela dans une optique résolument culturaliste, certes tributaire du schéma évolutionniste dominant à cette époque, distinguant « primitifs » et « civilisés » (on retrouvera cette polarité sans aucune équivoque dans la *Philosophie de l'argent*), mais sans jugement de valeur radical et surtout dans une opposition résolue aux théories biologisantes et raciales qui l'emporteront plus tard en Allemagne. La *Völkerpsychologie* n'a pas survécu à ses fondateurs, mais elle apparaît dans l'histoire des idées comme une sorte de plaque tournante qui a produit des intellectuels importants, tels le philosophe néokantien Hermann Cohen (1842-1918), Franz Boas (1858-1942), fondateur de l'anthropologie aux États-Unis après son émigration, enfin Simmel lui-même<sup>1</sup>.

---

1. Sur ce moment des sciences sociales, on peut lire le numéro de 2004 de la revue *De l'Allemagne*, « Quand Berlin pensait les peuples, Anthropologie, ethnologie et psychologie »

On ne serait pas complet sur les années de formation de Simmel sans mentionner l'importance de sa ville natale, où il résidera toute sa vie. La jeunesse de Simmel coïncide avec la proclamation de l'Empire allemand (1871) qui promeut la capitale du royaume de Prusse au statut de capitale impériale, alimentée démographiquement par une forte immigration venue de l'Est pour atteindre un million d'habitants en 1877, devenant un grand centre industriel (citons Siemens, Borsig, AEG), transformée architecturalement par les *Gründerjahre* (c'est-à-dire les « années des bâtisseurs » ou des fondateurs), récoltant huit prix Nobel scientifiques de 1902 à 1908, sidérant les provinciaux par son animation et son bruit, bref passant d'Athènes sur la Spree (la rivière qui coule à Berlin) à... Chicago sur la Spree<sup>1</sup>.

Citadin dans l'âme, Simmel jettera son regard philosophique et sociologique sur le vécu de la rue, de la circulation, des transports modernes, du commerce urbain, des rapports entre les sexes. Lorsque certains de ses auditeurs nord-américains fonderont l'École de Chicago, la boucle sera bouclée.

## II UNE CARRIÈRE PARADOXALE, ENTRE ÉCHECS PROFESSIONNELS ET FÉCONDITÉ INTELLECTUELLE

Une carrière universitaire germanique normale passait par trois étapes : le statut de « *privatdozent* », autorisé à enseigner à l'université, mais sans traitement (ce qui supposait des revenus personnels), puis celui de professeur « extraordinaire », cette fois rémunéré par l'État, enfin celui de professeur « ordinaire ». On connaît bien ce système grâce au rapport publié en 1887 par Émile Durkheim (1858-1917) à l'issue d'un voyage d'études et à la présentation critique qu'en fait Weber dans « Le Métier et la vocation de savant », sa conférence de 1917.

---

(1850-1890), sous la direction de Céline Trautmann-Waller, revue *De l'Allemagne* et plus particulièrement Olivier Agard, « Georg Simmel et la *Völkerpsychologie* », p. 131-148. – *Nota* : pour alléger les notes, les références présentes dans la bibliographie sélective ne seront pas reproduites.

1. Formule de Walther Rathenau en 1899. Mark Twain visite Berlin en 1891 et écrit un article intitulé « The German Chicago ».

Mais pour Simmel, il en alla tout à fait autrement.

En 1881, une thèse d'inspiration évolutionniste sur les origines de la musique (seul et unique travail « ethno-psychologique » de sa plume) est rejetée pour des motifs de présentation et en raison d'un conflit lors de la soutenance. Mais ce premier échec est compensé par l'acceptation d'un autre travail sur la conception kantienne de la matière. Il est admis au statut de *privatdozent* quatre ans plus tard et le restera jusqu'en 1901. Il devient alors professeur extraordinaire, toujours à Berlin, mais sans traitement non plus, ce qui est exceptionnel. En 1908, malgré l'appui de Max Weber, sa candidature pour un poste à l'université de Heidelberg est rejetée : le rapport rédigé à son sujet par un universitaire « expert » est ouvertement antisémite et le dénigre radicalement. Si bien que c'est seulement le 26 janvier 1914 que Simmel est nommé professeur titulaire. Il est bien tard, historiquement comme biographiquement : l'université de Strasbourg (ville allemande depuis 1871), où il est affecté, ne fonctionne dans des conditions normales qu'un peu plus de six mois, Simmel supporte mal de quitter Berlin, il meurt enfin prématurément d'un cancer, le 26 septembre 1918.

### Comment s'explique ce « calvaire académique<sup>1</sup> » ?

Orfèvre en la matière, Weber déclare dans la conférence de 1917 : «La vie académique est [...] livrée à un hasard sauvage. Quand de jeunes savants viennent demander des conseils pour leur habilitation, prendre la responsabilité de les encourager est presque impossible. S'agit-il d'un juif, on lui dit naturellement : *lasciate ogni speranza*<sup>2</sup> ». Abandonnez tout espoir, comme les damnés du dernier cercle de l'enfer selon Dante...

L'égalité d'accès de tous aux postes officiels est certes en principe garantie dans l'Allemagne du Second Reich, mais on assiste à partir des années 1890 à une montée du pangermanisme antisémite (d'ailleurs combattu par Bismarck) en particulier dans les milieux académiques. Simmel est clairement l'objet d'un étiquetage et d'une stigmatisation. Son identité personnelle est celle d'un protestant « officiel », qui se mettra en cohérence avec lui-même en 1914 en démissionnant explicitement

1. F. Vandenbergh, *La Sociologie de Georg Simmel*, p. 9.

2. *Le Savant et le politique*, trad. C. Colliot-Thélène, La Découverte, 2003, p. 75.

de l'Église, – une démarche nécessaire dans un État non laïque, mais certainement pas dans son cas l'indice d'un « retour » au judaïsme<sup>1</sup>.

Cible de l'antisémitisme, Simmel irrite aussi par son anticonformisme et son trop grand succès social pour ne pas dire mondain. L'institution universitaire wilhelminienne ne peut accepter celui qui justement présente les institutions, – la famille, les Églises, l'État – comme des formes relatives et transitoires, met en question tous les « absolus », attire à ses conférences publiques un auditoire d'étudiants, d'étrangers, d'amateurs et de femmes (elles ne sont alors qu'une poignée à l'université), et à ses séminaires privés dans sa villa un cercle de chercheurs et d'artistes : Max Weber et sa femme Marianne, le philosophe Heinrich Rickert (1863-1936), le poète Rainer-Maria Rilke (1875-1926), les futurs théoriciens marxistes György Lukacs (1885-1971) et Ernst Bloch (1885-1977), entre autres.

Les revers institutionnels n'empêchent pas Simmel d'écrire abondamment et brillamment. Sa situation matérielle est telle que l'absence de reconnaissance est surtout pénible symboliquement. Il peut se permettre dans les années quatre-vingt-dix de décliner une offre d'une université des États-Unis au motif qu'il ne pense pas pouvoir exprimer fidèlement sa pensée en anglais.

Sur le plan privé, Simmel a épousé en 1890 l'artiste Gertrud Kinel (1864-1938), peintre portraitiste et plus tard essayiste sous le pseudonyme de Marie-Luise Enckendorff. Son fils unique, Hans, fera carrière comme médecin et professeur de médecine<sup>2</sup>.

Il joue aussi un rôle « corporatif » qui indique une reconnaissance de la part de ses pairs sociologues, participant en janvier 1909, c'est-à-dire juste après la publication de sa *Sociologie*, à la fondation de la

1. Sur ce point, voir également P.Watier, *Simmel sociologue*, p. 11-12.

2. Parallèlement Simmel eut aussi une fille, Angela Kantorowicz (1904- ?) d'une liaison avec son étudiante puis collaboratrice Gertrud Kantorowicz, historienne de l'art et poétesse (1876-1945), mais la décision fut prise de garder cette naissance secrète. Les nazis au pouvoir, Gertrud Simmel, âgée, se serait suicidée pour ne pas faire obstacle à l'émigration de leur fils. Épuisé par son emprisonnement à Dachau en 1938, Hans mourut aux États-Unis en 1943. Arnold Simmel, petit-fils de Georg, a enseigné la sociologie aux États-Unis : il a participé à la commémoration du cent cinquantième à Bielefeld.

Société allemande de sociologie, en compagnie de Ferdinand Tönnies<sup>1</sup> et de Max Weber notamment. Sa notoriété et l'intérêt pour son œuvre dépassaient les frontières nationales et linguistiques. En France, il sembla initialement établir de bons rapports avec Durkheim, qui publia une traduction de l'article *Comment les formes sociales se maintiennent*, mais cette convergence apparente céda vite la place à un désaccord profond. Le sociologue français comptait en fait dans un premier temps sur une sorte d'alliance tactique avec Simmel dans son entreprise d'officialisation de la sociologie, mais il publia par la suite un compte rendu franchement négatif de la *Philosophie de l'argent*. C'est avec un philosophe, Henri Bergson (1859-1941), que Simmel se sentait le plus d'affinités. Les *Mélanges de philosophie relativiste* publiés en français en 1912 à Paris sont la traduction d'un choix d'essais philosophiques. À l'intention du public américain, Simmel fit paraître en anglais un livre consacré à la philosophie allemande moderne. De son vivant, il fut aussi traduit en russe et en italien.

### III. UNE FORTUNE POSTHUME TARDIVE

Il serait exagéré de dire qu'après 1918 Simmel tomba dans l'oubli, dans la mesure où la *Philosophie de l'argent*, par exemple, connut en allemand des rééditions régulières. Pourtant, c'est au cours des années 1980 qu'il réintégra véritablement la place de classique des sciences sociales que la qualité d'interlocuteur de Durkheim et Weber aurait dû lui valoir.

Au fond, ce sont justement les traits de son œuvre jugés aujourd'hui intéressants qui lui ont longtemps porté tort : la composante philosophique fortement revendiquée, la subtilité de sa conception du social et le rappel constant de la dimension individuelle, l'éclectisme des thèmes parcourus. Mais les situations intellectuelles nationales respectives ont aussi joué un rôle dans les aléas de la réception de l'œuvre.

---

1. Ferdinand Tönnies (1855-1936) est surtout connu pour *Communauté et société* (publié pour la première fois en 1887), dont la problématique peut faire penser à l'opposition durkheimienne entre solidarité mécanique et solidarité organique, mais dans une perspective inverse : Tönnies donne nettement la préférence à la solidarité ancienne. Il présida longuement la Société allemande de sociologie, résistant à la fin de sa vie à la « mise au pas » par les nazis, ce qui lui valut une mise à la retraite sans pension.

En Allemagne, trois éléments ont nui à la reconnaissance de Simmel. De son vivant il s'était situé en marge du courant philosophique dominant, le néokantisme, c'est-à-dire schématiquement une pure philosophie de la connaissance, en manifestant son intérêt pour des penseurs eux-mêmes « marginaux », étrangers à l'université, comme H. Spencer (1820-1903), A. Schopenhauer (1788-1860) et F. Nietzsche (1844-1900). Certes la philosophie de Kant (1724-1804) a fourni à Simmel, nous le verrons, une façon de poser le problème de la connaissance du social, mais il n'était pas néokantien, c'est-à-dire pur philosophe comme Wilhelm Dilthey (1833-1911) par exemple, le promoteur des « sciences de l'esprit ». En se référant à Schopenhauer ou Nietzsche, en revanche, Simmel « parlait » aux non universitaires parce que leur approche du sens du monde et de l'existence humaine répondait à une vraie demande du public<sup>1</sup> (et c'est bien ce que les milieux académiques officiels lui reprochaient).

Ensuite, Simmel fut victime des critiques de théoriciens comme Ernst Bloch et György Lukacs qui dans un premier temps avaient été ses auditeurs enthousiastes, puis choisirent le marxisme, ou les membres de l'École de Francfort. Pourtant quelques sociologues allemands de l'entre-deux-guerres s'inspirèrent plus ou moins des thèses de Simmel, tels A. Vierkandt (1867-1953) ou Ludwig von Wiese (1876-1969), qui présenta justement son entreprise d'une façon très simmélienne comme une « science des relations ». Mais bien entendu Simmel subit le coup de grâce de la liquidation nazie des sciences de l'homme en Allemagne, et s'il réapparut un peu après 1945, ce n'était pas au premier plan d'une sociologie ouest-allemande d'abord inspirée de la sociologie empirique américaine, privilégiant des thèmes compatibles avec des idéaux humanistes pour contribuer à la consolidation de la République fédérale d'Allemagne, tâche pour laquelle les analyses culturelles de Simmel n'étaient sans doute pas prioritaires.

En France, comme on l'a vu, Simmel est d'abord apprécié, notamment par le durkheimien assez indépendant Célestin Bouglé (1870-1940) qui entretient avec lui une correspondance amicale, le présente

---

1. Voir H.-J. Dahme, « À propos de l'histoire des études simméliennes en Allemagne et de l'actuelle redécouverte de sa sociologie et de sa philosophie », dans *Georg Simmel. La Sociologie et l'expérience du monde*, p. 83-101.

et le traduit, ou par René Worms (1869-1926). La période d'intérêt de Durkheim pour Simmel est éphémère. Les reproches pleuvent et sont sévères : psychologisme, mélange de la sociologie avec la philosophie, éclectisme, tendance à la spéculation, bref un grave manque d'esprit scientifique<sup>1</sup>. L'opposition de Durkheim et des durkheimiens a largement contribué à limiter l'influence de la sociologie de Simmel en France. Un véritable débat a opposé les deux fondateurs de la sociologie par le biais de leurs ouvrages et articles publiés entre 1890 et 1917<sup>2</sup>.

C'est cependant d'abord le philosophe Simmel qui est reconnu en France. En 1914, Albert Mamelet (1883-1949) publie la première étude d'ensemble, *Le Relativisme philosophique chez Georg Simmel*, où ce relativisme est présenté non comme une faiblesse mais comme le centre d'une pensée harmonieuse.

Succédant en 1919 à Simmel à l'université de Strasbourg, de nouveau française, Maurice Halbwachs (1877-1945) reprend la thèse présente dans la *Philosophie de l'argent* que l'échange, et non seulement le travail, est à la source de la valeur. Un philosophe, Vladimir Jankélévitch (1903-1985), souligne encore en 1925 la place essentielle du relativisme comme méthode de recherche et de construction du savoir dans la pensée de Simmel et les liens avec celle de Bergson<sup>3</sup>.

Dans les années trente, Raymond Aron (1905-1983) consacre soixante pages aux thèses philosophiques de Simmel sur la connaissance historique<sup>4</sup>, mais cinq seulement à ses thèses sociologiques<sup>5</sup>, et il « oublie » Simmel dans les *Étapes de la pensée sociologique* en 1967.

Outre-Atlantique, Simmel a eu beaucoup plus de succès, particulièrement à l'université de Chicago. Dès 1893 et jusqu'en 1910, la plupart

1. Voir E. Durkheim, « La sociologie et son domaine scientifique » [1900], *Textes I. Éléments d'une théorie sociale*, éditions de Minuit, 1975, p. 19.

2. Avant 1914, six articles sociologiques de Simmel sont publiés dans différentes revues françaises : voir la liste dans la préface de J. Freund à *Sociologie et épistémologie*. Pour une analyse détaillée de la controverse avec Durkheim, on peut lire l'introduction de L. Deroche-Gurcel, p. 30-59, in *La Sociologie de Georg Simmel*. 2002.

3. Dans un article « Georg Simmel, philosophe de la vie » qui a été repris comme introduction à la publication, en français, de *La Tragédie de la culture*.

4. *La Philosophie critique de l'histoire* [1938], réédition coll. « Points » aux éditions du Seuil, 1970, p. 159-212.

5. *La Sociologie allemande contemporaine* [1936], 1981, PUF.